

CO
éditions
/ ROMAN
NOIR

SYLVAIN ANSOUX

**DESTROY
SUMMER**

Sylvain Ansoux

Destroy Summer

Roman



Du même auteur

Chez n'co éditions

La ballade de Joseph – 2023

Mangaka – 2025

Ailleurs

La dernière sanction – 2023, Thot éditions

French touch – 2022, Le lys bleu

Reptilia. Le venin de la vengeance – 2020, Éditions Maïa

Grenoble confidentiel – 2018, Le lys bleu

La dame du Charmant Som – 2018, Thot éditions

Les graines invisibles – 2017, Jets d'encre

Rencontres avec Elliott – 2016, Jets d'encre

Sommaire

Chapitre 1	1
Chapitre 2	7
Chapitre 3	15
Chapitre 4	26
Chapitre 5	48
Chapitre 6	62
Chapitre 7	66
Chapitre 8	72
Chapitre 9	89
Chapitre 10	97
Chapitre 11	105
Chapitre 12	118
Chapitre 13	129
Chapitre 14	136
Chapitre 15	147
Chapitre 16	169
Chapitre 17	177

Chapitre 1

Le gratteux avait le teint pâle et la gueule d'Orelsan après trois nuits blanches. Le bassiste et le batteur s'échangeaient des regards de travers, comme deux types coincés dans un ascenseur en feu. Chacun accusait l'autre de flinguer le tempo, ce foutu tempo qu'ils n'avaient jamais vraiment su tenir. Nico se pencha en avant, les cheveux plaqués de sueur, et balança les dernières mesures de son vieux tube, le seul, l'unique. Quelques applaudissements épars s'élevèrent, aussi fatigués que lui. Le concert tirait sur sa fin, comme un match nul sans panache. Personne n'était sorti vainqueur. Sa peau blanche comme un linge brillait sous les projecteurs. Il avait dû s'arracher pour garder le cap au milieu du foutoir. Ses tripes se nouaient. Sa tête tanguait. Il n'aurait jamais dû dire oui pour ce plan. Ça payait, ouais, mais les festivals, c'était pas son délire. Il esquissa un vague signe vers le public aviné à la Kro tiède et aux merguez en plastique. Puis il balaya la fosse du regard. Une seconde. Un éclair. Il crut reconnaître une silhouette. Une ombre du passé. Merde... qu'est-ce qu'elle foutait là ? Il esquissa un dernier sourire de façade. Puis il fila, côté cour ou côté jardin, il n'avait jamais su, pour rejoindre les loges. Des algécos géants où l'on pouvait se doucher, enfiler des fringues propres et tirer sa révérence. Devant la glace murale, il contempla sa gueule. Les rides s'étaient étalées comme des fissures sur un mur décrépit. Ce n'était pas vraiment raccord avec l'image d'un chanteur punk. « No Futur », qu'il gueulait quand il avait vingt ans. Connerie monumentale.

La jeunesse, il se répétait que c'était un état d'esprit. Mais les dégâts étaient bien réels, et ça ne pardonnait pas. Il aurait dû raccrocher avant. Quand sa tronche tenait encore la route. Il

arracha son T-shirt trempé, fit couler la douche. L'eau tiède glissa sur ses tatouages passés de mode, charriant la crasse et la sueur. Il resta planté là, les yeux fermés, jusqu'à ce que la fatigue l'emporte. Puis il attrapa une serviette rêche, s'essuya à la va-vite, et replongea son regard dans la glace embuée. Le reflet lui renvoya une version brouillée de lui-même, moitié homme, moitié fantôme. Un coup sec résonna contre la cloison métallique.

— Deux minutes, vieux.

Il enfila son jean trop large, son T-shirt noir élimé, ses baskets fatiguées. Alluma une clope en douce, tira deux bouffées et l'écrasa dans le lavabo. Dehors, les fans piaffaient, persuadés que le rock ne mourrait jamais.

Il sourit, mais cette fois sans illusion. *No Futur*, mon cul. Il balança ses frusques de scène dans le sac, rafla son badge ALL ACCESS et fila vers l'espace VIP en esquivant les parasites.

Le barman, un gamin avec un mulet à la Mel Gibson époque Mad Max (ça le gonflait grave, ces références capillaires aux années quatre-vingt), lui fit signe d'approcher.

— Y'a une meuf qui prétend vous connaître. Elle poireaute dans le salon.

— Elle t'a dit autre chose ?

— Non, rien. Mais elle est vraiment canon pour une vieille. Vous la connaissez, sérieux ?

Putain, oui. Son ex et accessoirement son imprésario. Il ne connaissait qu'elle. Elle s'accrochait à lui comme une sangsue. Vingt ans plus tôt, il descendait à peine d'un avion, lessivé par une tournée en Europe de l'Est, quand elle lui était tombée dessus comme une mouche sur du fromage. Elle manageait un groupe de variété encore plus tocard que le sien.

Elle lui avait promis monts et merveilles en découvrant qu'il savait encore pondre des chansons accrocheuses, un peu débiles, dans la veine de celle qui lui avait offert sa demi-célébrité.

Manageuse le jour, amante la nuit. Un *deal* bancal, et leur histoire avait tourné au carnage. Il se rongea un ongle, traversa le salon VIP et planta ses pompes devant Charline.

— Tu me pistes ?

— Tu rêves. J'ai mieux à faire que m'occuper de ta carcasse. Ça démarrerait sec. Elle levait à peine le masque.

— Un problème ? tenta-t-il

Elle se tourna lentement.

— Tu n'as rien à me dire ?

— À quel sujet ?

— À toi de voir.

Elle savait. Cette punaise avait toujours ses antennes branchées. Elle se leva et l'entraîna dans le van de la tournée. Derrière eux, le carré VIP brillait sous les néons, refuge des soiffards à moitié dissous dans l'alcool. Les mecs cherchaient un dernier verre avant de grimper dans un bus pour la prochaine date. La route, au début ça l'avait fait marrer. Maintenant ça le fatiguait plus qu'autre chose. Il n'avait plus qu'une hâte. C'était de rentrer à la maison et d'en finir avec cette conversation.

— Bon, okay. J'ai un cancer des cordes vocales. J'allais t'en parler mais...

— Depuis quand tu le sais ?

— Deux semaines.

— Et tu continues à hurler comme un con ? T'es cinglé.

— Punk un jour, punk toujours.

Elle plissa les yeux. Une manière comme une autre de planquer ses émotions derrière des poses.

— Je vais te filer l'adresse d'un spécialiste. J'ai pris un rendez-vous en urgence. Et tu mets un terme à cette dinguerie.

— Mais merde, c'est tout ce que je sais faire. Je peux encore...

— Tu peux plus rien, pauvre tache. Tu vas te casser la voix pour de bon. Et vu tes cotisations, la retraite tu peux l'oublier. T'as pas les moyens, Nico. Alors arrête de jouer les immortels et obéis. T'as un gosse, je te rappelle. Même si t'as souvent été aux abonnés absents, il compte sur toi.

Elle ouvrit la porte du Renault et détourna le regard. Pas question de croiser les larmes du vieux fou. Nico avait vécu pour le rythme, frappingue du binaire, avant de piger qu'il était passé

à côté du reste. Charline, elle, vivait pour la thune. Ramener la caillasse, élever leur fils. C'était une pragmatique de première bourre. De retour dans son appart à Béton-sur-Mer, au-dessus du rade acheté avec ses droits d'auteur (merci, SACEM chérie), il rembobina son cinoche perso. Le cœur au bord du crash. Il revoyait la foule des Francos, compacte, hystérique, son nom projeté en lettres de feu sur la pochette des vinyles. Mais derrière, toujours, l'ombre de Timéo. Sa progéniture. Dix-huit ans qu'il grandissait en arrière-plan, témoin muet des concerts, des tournées, des nuits de dérive. Un gamin qui avait appris à attendre, à se contenter de miettes de présence, comme si son père appartenait plus à la scène qu'à lui.

Cette nuit-là, il tenta de s'endormir. Mais sans cacheton, c'était mission impossible. Il resta allongé, les yeux plantés dans le plafond, comme coincé dans un mauvais remake de film pour insomniaques, le genre de navet diffusé sur une chaîne câblée à trois heures du mat. Le corps épuisé, mais la tête en surchauffe.

Le lendemain, l'âme en charpie et le cerveau en compote, il traîna ses pompes jusqu'à Montpellier. Dans le train, il matait l'écran de son portable, vérifiait l'adresse en boucle, comme s'il cherchait à repousser l'échéance. Quand il pénétra dans le hall flambant neuf de la fac de médecine, il eut l'impression d'entrer dans un monde qui n'était pas le sien : carrelage étincelant, murs trop blancs, silence climatisé. Tout semblait lisse, aseptisé, sans une aspérité où accrocher ses souvenirs. Cancer et chimio à tous les étages. Faites tourner l'info. Nico eut la tentation de se barrer, d'oublier cette histoire de maladie. Le déni lui collait à la peau. Mais il était trop tard pour faire demi-tour. Une hôtesse souriante l'installa sur un canapé design. L'endroit suintait le bon goût. En fond, une musique d'ascenseur. La totale.

Il sortit son casque, lâcha les décibels des Sex Pistols avec leur nouveau braille. Ça cognait assez fort pour lui faire oublier un instant ce qu'il était venu chercher ici.

La fille pianota sur son ordi, revint avec un sourire XXL. Nico coupa le troisième morceau et retira le casque.

— Je vous reconnais. Vous êtes le chanteur des Piranhas. Je vous ai vu aux Déferlantes. Vous assuriez.

— Si vous le dites.

— J'étais avec mon frère. C'est plus son trip que le mien... mais vous avez foutu le feu.

— Content de l'apprendre.

Elle marqua un silence, planta ses yeux dans les siens.

— Vous avez peur ?

Il eut un rictus.

— Le médecin va confirmer ce que je sais déjà. Il est bon au moins ? demanda Nico.

— C'est un crack dans son domaine. Il va vous proposer une solution... s'il en existe une.

Nico la fixa. Cette fille lui plaisait. Directe, sans fioritures. Le cœur serré, le cerveau en vrac, Nico entra dans la pièce. Un jeune barbu en blouse blanche l'attendait.

Je vais flinguer mon gagne-pain, pensa-t-il.

Il tituba jusqu'au fauteuil en faux cuir et s'y laissa tomber. Le spécialiste ouvrit un dossier, sans lever les yeux.

— Vous êtes musicien, c'est ça ?

Nico hochla la tête.

— Fumeur ?

— Comme tout le monde.

— Chez vous, ça a laissé des traces. Les examens sont clairs. Cancer des cordes vocales, déjà bien installé.

Nico sentit ses tripes se tordre. Pas besoin de dessin, le type n'avait pas pris l'option tact et empathie à la fac.

— Il reste quoi ? demanda-t-il.

— Radiothérapie. Chimio si nécessaire. On va tenter de freiner.

Freiner. Pas guérir. Et sa voix, son putain d'instrument, déjà à moitié enterrée. Deux heures plus tard, la nuit écrasait Montpellier. Nico franchit les grilles de l'hôpital. Service de cancérologie. Réputé, disait-on. Le meilleur du coin.

Couloirs interminables, odeur de désinfectant. Une infirmière l'accueillit avec un sourire professionnel, presque rassurant, puis

le guida jusqu'à sa chambre. Le lit était confortable. Normal dans un service de pointe. Nico s'y laissa tomber, yeux fixés au plafond, comme si le matelas voulait l'engloutir. Un vertige le prit. Le souk complet sous sa caboche. Il se cramponna aux draps. Les phrases du toubib continuaient de danser sous ses yeux.

Cancer des cordes vocales.

Radiothérapie quotidienne. Six à sept semaines.

On peut associer une chimio. Plus lourd, plus d'effets secondaires.

Si ça ne suffit pas : chirurgie. Laryngectomie totale. Fin de la voix.

Nico ferma les paupières. Chaque mot tombait comme un coup de massue.

Chapitre 2

Ils avaient promis : deux semaines et tu ne sentiras plus rien.

Ils n'avaient pas menti. La morphine faisait le taf, anesthésie totale. Ça circulait dans ses veines comme une rivière tiède, le soulevant à peine du sol. Flottement.

Au début, la douleur l'avait plié en deux. Maintenant, il encaissait les doses massives sans broncher.

Une poignée de cheveux glissa le long de sa nuque. Dommage collatéral. Il s'en foutait. L'esthétique, c'était pour les vivants. Et puis son crâne avait de la gueule. Il se disait même qu'il ressemblait au type de Midnight Oil. Comment il s'appelait déjà ? Perrett ? Un truc comme ça.

Dans les clips, il avait parfois un drôle de chapeau.

Voilà ce qu'il voulait devenir : un mec en panama.

Charline, vieille garce. Tout est de ta faute. Il faut toujours un coupable. Personne n'est innocent. C'était le blaze d'un groupe ça ? Il ne savait plus. Tout ce qu'il voulait c'était rentrer à la maison.

Puis, dormir.

Dormir.

Il s'abandonna dans les bras de ce trafiquant de rêves, Morphée.

Il l'aspira direct dans un cauchemar récurrent.

Métro Châtelet-Les Halles. Couloirs interminables.

Les néons grésillaient comme des insectes malades.

Il avançait en zigzag, l'ombre de sa bande collée aux talons. Ils foutaient le boxon, ricanements acides.

Les passants s'écartaient, yeux baissés. Comme s'ils sentaient l'orage.

Le carrelage puait la pisse et l'humanité poisseuse.

Ils carburaient aux amphét'. Pure saloperie.
Le cœur qui bat trop vite. Le cerveau qui s'enflamme.
Un manège sans frein.
Des Kro qui explosent sur le bitume.
Des slogans balancés à la bombe : No Pasaran.
La course-poursuite avec les condés, ou les skins. Même combat rock.

Les Clash dans les veines, Strummer en étendard.
Helno, ses chicots brisés, son sourire fendu.
Le gros François planqué derrière son étal de boucher.
Nico émergea.
L'hôpital. Hyper clean. Trop de blanc. Trop de silence.
Un décor qui lui crachait au visage après la crasse de ses rêves.
Il pinça la peau de son bras, fine comme du papier jauni, rongée par la chimie.

Toujours vivant.

Mille entailles font une cicatrice. Mille souvenirs refont une mémoire.

Alors ouais, il pouvait s'en aller tranquille. Enfin presque.

Le sommeil le reprit, coincé dans son lit d'hosto. Mauvais karma. Bad trip. Les années quatre-vingt qui remontent. Stalingrad, pas la bataille, la station. Barbès, Pigalle. Sortie de métro, plongée directe dans la nuit écarlate. La température culminait à trente degrés. Devant les bars, des types luisants mataient les jupes trop courtes des gamines.

Il cherchait Béatrice. Disparue depuis dix jours. On l'avait vue traîner place Blanche. Une pute l'agrippa contre un kiosque fermé. Il la repoussa en grommelant.

Au bout de la nuit, son regard croisa un néon bleu : Police. Mauvaise idée, il le savait. Mais la seule qui lui restait pour retrouver sa pote.

Épuisé, la crête en charpie, il gravit les marches de ce temple minable dressé à la gloire des forces de l'ordre.

Derrière le comptoir de l'accueil, un brun dégarni moustachu — sosie fatigué de Gérard Jugnot dans *Pinot simple flic*

— se tourna vers son collègue, l'œil vitreux, l'haleine chargée au Ricard.

— C'est quoi ce déchet qui rampe vers nous ?

— Encore un pédé camé.

— Ici c'est pas les Restos du Cœur. Dégage-moi cette merde.

Le flic alcolo franchit la distance en trois enjambées et repoussa Nico d'un revers de main, comme un mendiant qui pue trop fort.

— Je cherche une amie..., lança le punk.

— Ouais ? Ben passe une annonce.

— La dernière fois qu'on l'a vue, c'était par ici.

— Si tu savais le nombre de putes qui s'évaporent dans la nature...

— Mais ce n'est pas une...

— C'est ça, ouais. Et moi je suis Mère Teresa. File, maintenant. Sinon ta sale gueule va faire connaissance avec ma pogne.

— Elle s'appelle Béatrice. Mais tout le monde dit Béa.

— Barre-toi, je te dis.

Il balança une bourrade à Nico et referma la porte d'un coup sec. La police française, quoi. Nico s'affala sur les marches du commissariat. Sortit son paquet de tabac cabossé. Roula une clope avec des doigts tremblants. Première bouffée, aspirée comme si sa vie en dépendait. La fumée lui râpa la gorge. Au moins ça calmait le vide. Mais pas l'absence de Béa.

Il l'avait rencontrée dans un squat du dixième, là où tout se passait : la picole, la musique, le sexe. Pas toujours dans cet ordre.

Il avait craqué pour cette blondinette du Nord. Elle débarquait de chez les Ch'tis avec ses joues pleines, sa gouaille et un accent à couper au couteau. Héritage de ses parents, des Polaks de chez nous, usés jusqu'à l'os dans le bassin minier.

Nico vacilla. Par une trouée au-dessus des néons qui pourrissaient la ville, il distingua des millions d'étoiles. Elles lui firent penser à Béa, ses yeux clairs plantés dans la nuit. Toujours à chercher plus haut, plus loin. Elle avait ce genre de lumière qu'on ne retient jamais assez longtemps. C'était ce type de fille trop tendre pour être civilisée. Avec sa copine Suzie, elle faisait les quatre

cents coups aux quatre coins de Paname. Il les revoyait dévaler le boulevard Saint-Michel, minijupes et Doc Martens, bras levés comme des reines de bitume. Elles braillaient des slogans inventés sur le trottoir, défiaient les keufs d'un doigt d'honneur avant de se planquer dans un rade. Deux folles furieuses qui faisaient de la ville un terrain de jeu. Béa riait si fort qu'on aurait dit qu'elle avalait le soleil. Il se redressa, les genoux en feu. Chaque pas lui sciait les nerfs un peu plus. Dans sa caboche, impossible de faire le vide. Une mélodie s'accrochait, tenace comme une sangsue.

Des bribes de mots venaient se coller dessus :

*La nuit bouffe nos cœurs,
la boue colle à nos peaux,
le bonheur, foutaise intégrale.*

Puis ça vrillait, façon punk déglingué :

*J'embrasse tes cicatrices,
j'crache sur la police,
et si l'amour existe,
qu'il me casse les dents!*

Un refrain bancal tournait en boucle, comme un disque rayé dans son crâne :

*Ouais ouais ouais,
la nuit est sauvage,
elle engloutit nos amours,
comme des chiens sans collier.*

Il trébucha sur le bateau d'un trottoir. Son cerveau en ébullition redescendit de quelques degrés. Il s'étala de tout son long et resta le cul par terre. Les minutes s'égrenèrent comme ça.

Un taxi cabossé pila devant lui. Derrière le volant, un black ouvrit la vitre et lança :

— Hey, mec, tu me remets? C'est Aliou...

Nico esquissa un sourire et lâcha l'adresse de son squat. Aliou prit les commandes, normal. Il lui devait bien ça. Le punk l'avait sorti d'un sale plan, une histoire avec un client récalcitrant. Un type trop nerveux, prêt à sortir un cran d'arrêt pour une course

impayée. Ça avait dégénéré sur le trottoir. Aliou se voyait déjà finir en charpie. Nico, lui, avait débarqué comme un chien fou. Trois coups secs, et l'autre avait filé sans demander son reste. Depuis, Aliou lui gardait une reconnaissance éternelle.

Dans le taxi bringuebalant, Nico osa :

— T'aurais pas croisé Béa ?

Aliou secoua la tête. Non. Mais il connaissait quelqu'un qui savait tout. Khaled, le couscoussier de la rue des Martyrs. Une mémoire vivante du quartier. Nico se maudit de ne pas y avoir pensé plus tôt. Aliou proposa aussitôt de l'y déposer. Une fois sur place, le Kabyle le briefa vite fait. Radio Khaled, toujours au courant. Béa et Suzie avaient été vues avec Roberto, une petite frappe du périph. Le type jouait au mac avec deux-trois filles dans le secteur de la Chapelle, changeait son cheptel comme on change de clope.

Putain... qu'est-ce qu'elle foutait avec ce mec ? Nico s'écroula sur une banquette, yeux clos, lessivé. Quand il les rouvrit une demi-heure plus tard, Farida, dingue de raï, confirma l'info du roi du couscous. Elle ajouta que Roberto s'était mis au porno. Des VHS à la chaîne, paraît que ça rapportait. La rumeur parlait d'une superproduction avec deux frangines, bientôt dispo sous un titre évocateur : Punk Porno Show.

Whaou. Ça le dégoûtait vaguement, mais au moins il savait. Restait l'essentiel : où se planquait Béa ?

Il lâcha à Farida :

— L'adresse du pornocrate ?

Elle griffonna deux mots, lui glissa le papier, puis s'éclipsa comme une ombre.

Trois heures du matin. Roberto Lozano franchit le seuil d'un immeuble de la rue de Chartres. Chemise hawaïenne, sourire relax du type qui sort d'une bonne soirée. Le hall empestait l'urine et le graillon de pizza froide. Il traversa le palier sans broncher, prit l'ascenseur et poussa la porte de son appart comme un roi de pacotille rentrant au palais.

Il allait refermer quand Nico surgit. Un coup d'épaule sec, brutal. Roberto bascula en arrière et s'écrasa sur le carrelage du couloir.

Nico se planta devant lui, le pied prêt à lui broyer sa gueule de faux jeton.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Béa... où est-elle ? demanda Nico.

Roberto se redressa sur les coudes. Le bâtard retrouvait de l'allant.

— Béa ? Je connais pas de Béa. Des filles, j'en mets tous les jours dans mon pieu.

— Une blondinette, avec un accent de l'Est.

Roberto eut un sourire carnassier.

— Ah... mais oui. Je vois très bien. Elle avait... comment dire... un charme particulier. Je l'ai confiée à un Amerloque. Avec son petit accent, son air fragile... elle devrait faire fureur à l'écran.

Nico encaissa. Béa s'était barrée, l'avait jeté comme un vieux chiffon au fond d'une corbeille. Il revit ses cheveux blonds briller dans la nuit, et ça lui déchira le cœur. Ce faisant, Nico desserra son étreinte sur Roberto. Son pied glissa de la poitrine du mac. Celui-ci se redressa d'un bond, les yeux chargés de haine. Il sortit la main droite de sa poche. Un Colt brillant dans le creux.

Nico, d'instinct, se jeta sur ce poing qui voulait l'abattre.

Deux coups claquèrent.

La poitrine du mac éclata dans une gerbe rouge.

— Putain... je l'aimais, cette meuf.

Nico s'endormit en sanglotant, vidé. Trois quarts d'heure plus tard, il émergea de son cauchemar. La silhouette d'Aliou lui rappela que ce n'était pas un rêve : c'était bien sa vie de merde. Le chauffeur de taxi avait déjà épongé les dégâts. Restait à enrouler le cadavre dans un vieux tapis. Ils le scellèrent avec un bout de ficelle crasseuse.

Les odeurs épicées de la rue de Chartres se mêlaient à la chaleur moite du quartier. Ils n'y prêtèrent pas attention, trop concentrés

à tirer le cercueil improvisé jusque dans le coffre du taxi, trente mètres plus loin.

Barbès roupillait. Le silence était d'or. Juste une benne à ordures qui râlait au bout de la rue.

Épuisés, ils tournèrent le dos au quartier. Aliou déposa Nico devant son squat et fila balancer le corps. Bye bye Roberto. Un aller simple pour la Seine, lesté comme il faut.

Nico s'injecta une dose de cheval, cadeau de son dealer, puis glissa dans son walkman une K7 des Washington Dead Cats. Le son crade lui labourait les tympans. Il rêvait de gueuler comme eux, d'effacer sa nuit dans un pogo de fortune. Le lendemain soir, alors qu'il répétait avec trois clampins mal accordés, il repéra deux types — vingt, trente balais — en blousons de cuir, cheveux courts, penchés vers Rico, qui faisait office de barman.

Il le désigna d'un coup de menton. Les deux hommes vinrent s'asseoir sur le bord de l'estrade-scène et le dévisagèrent, l'air affable. Affables. Ils le resteraient. Comme le juge qui, dans sa tête, le condamnerait à dix ans, comme sans doute les matons de Fleury, comme les autres taulards de la centrale où il s'imaginait déjà croupir. Aucun doute : c'étaient des flics venus le cueillir à la sortie de la répèt'. Il ferma les yeux, essaya de se perdre dans la musique pendant quelques secondes. Puis descendit de l'estrade, marcha droit vers eux et se planta devant les deux types, mal assis sur des chaises de camping.

— Voilà. Je suis à vous.

Les deux se regardèrent, mi-amusés, mi-déconcertés. L'un leva les mains, souriant.

— Eh non, mec, on est pas les keufs, fit le plus âgé.

— On s'appelle pas la BAC. On est du collectif Baz' Baz'. On organise un concert dans deux semaines. Rico nous a dit que vous aviez du son. On voulait savoir si vous vouliez jouer.

Le mot concert fit comme une porte qui s'ouvre depuis la cellule qu'il s'était construite dans la tête. Nico sentit ses épaules se détendre. Un rire aigu s'échappa. Moitié hoquet, moitié délivrance.

— Putain... d'accord, on joue, dit-il, la voix pâteuse. Merci.

Il s'assit par terre pour sentir la tension fondre. Il craqua une clope, inspira longuement. Un sourire fendit sa gueule. Le premier depuis la nuit précédente. Il pensa déjà aux amplis, à la sueur, au public. Le monde pesa un peu moins.

De retour au *xxi*^e siècle, les images du passé tournaient encore dans sa tête avec pour bande-son une vieille rengaine de Louis Armstrong passée à la moulinette par Joey Ramone, étrange mélange, presque miraculeux. *What a wonderful world*. Quel monde merveilleux.

Sept semaines plus tard, il sut qu'il était sorti du tunnel.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Sylvain Ansoux
Destroy Summer

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr